

THEATRE MUNICIPAL

Bientôt sur scène, le « Festival du Disque 64 »

Georges BRASSENS

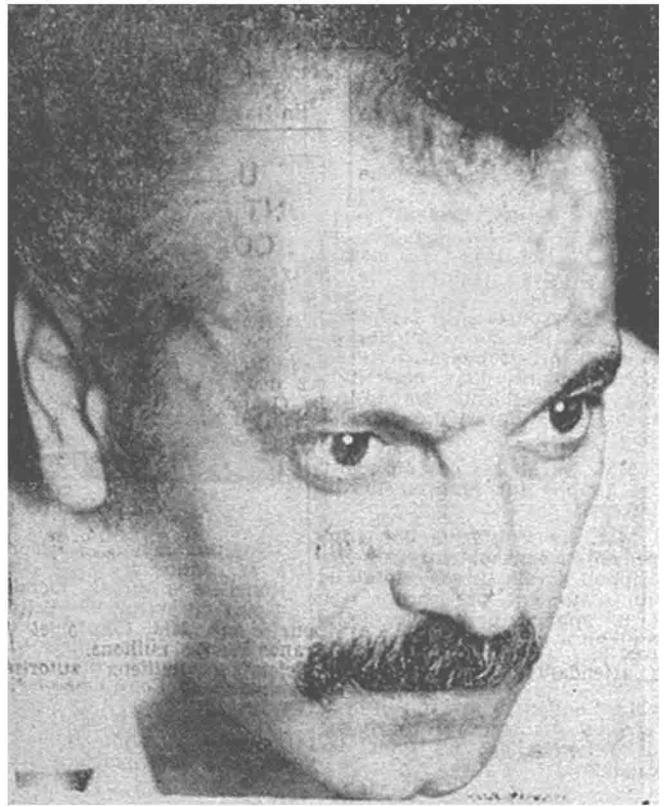
avec la fine fleur de la chanson et du rire

Georges Brassens est de retour.

Dans quelques jours, il va venir dans notre ville présenter sur scène son nouveau tour de chant, dans le cadre du « Festival du Disque 64 ».

Complètement rétabli, et en grande forme, il vient de faire une éblouissante rentrée parisienne, pendant quatre semaines archicombles à Bobino. Nous avons retrouvé avec lui le goût merveilleux de la bonne chanson, de la chanson de qualité, de la délicatesse d'un authentique poète. Il chante pour le plaisir d'un public enthousiaste et reconnaissant. Pour lui, c'est : « une façon directe et simple de s'exprimer, une façon un peu anachronique d'aimer des objets qui se trouvent autour de nous et que tout le monde regrette de perdre. Ces objets-là, ce sont les belles choses de la nature, une fontaine, un vieux mur, des fleurs, des animaux... » Ainsi, Georges Brassens s'était-il confié à la journaliste Nicole Hirsch.

Nous allons donc retrouver, comme les Parisiens à Bobino, un Brassens étonnamment rajeuni et en pleine forme; un Brassens neuf; des chansons neuves, des chansons attendues comme les « Trompettes de la Renommée », « La guerre de 14-18 », « Si le Bon Dieu l'avait voulu », « Les Amours d'antan », « Marquise », « L'Assassinat », « La Marguerite », etc..., ainsi qu'un choix de ses plus grands succès.



Brassens s'est choisi une excellente compagnie pour ce « Festival du Disque 64 ». La première partie réunit en effet les révélations les plus sûres et les plus originales de ces dernières saisons parisiennes.

Monique Godard, une voix étonnante, une comédienne hors pair de chansons dont elle est l'auteur et le compositeur.

Petit-Bobo, raconteur d'histoires fantastiques qui vous feront rêver et rire.

Christine Sévres, interprète passionnée et passionnante des grandes chansons d'aujourd'hui...

Et puis, Bobby Lapointe, truculent compère dont chaque chanson, chaque trouvaille sonore fait exploser le rire. Bobby Lapointe, à qui beaucoup de critiques ont prédit une carrière « à la Bourvil » et auquel le célèbre metteur en scène François Truffaut a ouvert les portes du cinéma.

Cet éblouissant spectacle du « Festival du Disque 64 », de Jacques Canetti, se déroulera le lundi 17 février, à 21 heures.

GEORGES BRASSENS

le poète en sabots, vu des coulisses

Il n'était pas venu à Besançon depuis six ans. Arrivé hier vers 14 heures dans la capitale comtoise, le « Père » du « Gorille », de sa démarche lente, qu'on dirait hésitante, s'en est allé tranquillement reconnaître le nouveau théâtre. Tout ce qu'il ne connaît pas est pour lui un sujet de curiosité. Après une (longue) sieste à l'Hôtel de la Poste, c'est dans les coulisses du théâtre que nous l'avons rejoint. En complet de velours marron, il humait l'atmosphère, « tâta l'ambiance », comme on dit.

Si, physiquement, Georges Brassens a beaucoup changé — on ne perd pas impunément une bonne douzaine de kilos, — l'esprit du bonhomme reste le même. La maladie a atteint la forme sans parvenir à toucher le fond.

— Vous êtes élégant comme un jeune premier, quelle sveltesse !

— Vous voyez, mon opération a au moins servi à quelque chose.

— Pas trop marqué par ce coup dur ?

— La forme, ça va, mais j'ai beaucoup souffert, malgré les drogues, malgré la morphine.

— Vous n'y avez pas trop pris goût ?

— Oh, vous savez, ce n'est pas quelque chose de très agréable ! Ça abruti tout juste un peu et il n'y a pas besoin de se droguer pour parvenir à cet état !

Le monde étranger de sa jeunesse

Tout en parlant, Georges Brassens suit d'un regard intéressé l'agitation des coulisses et écoute d'une oreille le début du tour de chant de Monique Godard.

Les tournées pour lui, naturellement c'est agréable, mais il ne faut pas qu'elles durent trop longtemps. Et puis, c'est bon entre copain, Mais « il suffit hélas, parfois d'un em... pour tout foutre par terre ».

Nous sommes là, coincés entre des projecteurs et un piano pour parler chansons. Il ne faut pas l'oublier et nous y arrivons.

L'inspiration, Georges Brassens la trouve dans la vie quotidienne, fertile en pittoresque, dans les notes qu'il entasse depuis son adolescence.

— Je suis parfois étonné de ce que j'écrivais à cette époque, dit-il, et il ajoute avec un rien de mélancolie : « C'est un monde assez étranger que celui de sa jeunesse ».

Désintoxiquer l'individu

Et puis, un jour, du fond de son cœur renait une impression d'abord confuse. Il la jette sur le papier en quelques vers harmonieux qu'il développe au fil des jours. C'est ainsi qu'est née « La chasse aux papillons » et tous ces autres refrains fleurissant sur ses lèvres comme les marguerites fleurissent dans ses chansons.

Les vers, il les « étire » ensuite sur la musique et ça donne ces mélodies un peu monotones peut-être, mais chargées de poésie sentant bon le terroir, faites pour démystifier les sacro-saintes règles d'une société bancalé, pleine d'injustices et désintoxiquer l'individu de ses principes qui lui sont autant de carcans.

Parlez-lui chat, ses yeux brillent. Cet animal a toutes ses faveurs, et son « Testament » n'est pas tendre pour celui qui viendrait le battre après sa mort.

Georges Brassens, tout souriant, plein de gentillesse, un peu timide, reparle de ses chansons qui naissent en lui comme des cahots qu'il faut organiser, de cahots qui l'emportent parfois loin de son inspiration première. C'est parfois qu'ainsi sur une base très poétique, surgissent quelques quatrains fort gaillards.

Mais après tout, qu'importe ! Brassens, n'est-ce pas, c'est Brassens. Un « poète en sabots » fait pour bouculer et surprendre.

Surtout, ne lui dites pas que vous préférez ses bucoliques et tendres refrains au « Gorille ». Savez-vous ce qu'il répond alors :

— Tant pis, ce soir, je chanterai le « Gorille »... en pensant à vous !



Mardi soir, Georges BRASSENS *a failli ne pas dormir*

Ses admirateurs le rappelèrent sur le plateau jusqu'à mercredi (0 h. 30)

VINGT chansons, deux heures de scène, deux verres d'eau qu'il boit à petites gorgées gourmandes comme un gros chat boit son lait, des bravos qui fusent de toute part au début, au milieu et à la fin de ses chansons, le public bisontin — enthousiaste — a retrouvé Georges Brassens et lui a réservé l'accueil qu'il mérite.

Rien n'a changé dans le comportement scénique de ce trouvère des temps modernes. S'il parvient parfois à sourire désormais, ce n'est que lorsque le contact entre la salle et lui est parfaitement établi, lorsque la chaleureuse admiration des étudiants perchés au dernier rang du second étage est parvenue jusqu'à lui. Entre « Marquise » et « La complainte des filles de joie », sans un mot, sans une fioriture, il arpente un bout de plateau tenant maladroitement sa guitare à bout de bras et revient devant le micro pour attaquer « La guerre de 14-18 », celle qu'il préfère de toutes ces guerres qui n'osent pas dire leur nom...

A la dixième chanson, le visage de Georges Brassens ruisselle.

Les reins, toujours les reins.

C'est sa misère à lui.

Une misère ne lui laissant guère de répit mais qu'il tente d'oublier. Pour lui, la difficulté d'être réside surtout dans le fait qu'il a quitté son arbre, que les trompettes de la renommée sont par trop mal embouchées. Il se console cependant avec « L'eau de la claire fontaine », source vive qui ne changera jamais, comme son inspiration, « Jeanne », l'amie fidèle qui le venge de « La Traïtesse ».

Deux nouveautés cependant, dans une vingtaine de « classiques ». « Saturne » et surtout « Le joueur de flûte », ce croqueur de notes refusant les honneurs parce qu'ils feraient gonfler le « la » de son instrument. C'est tout Brassens ça ! Et nous ne saurions trop le remercier de rester égal à lui-même, de ne rien sacrifier à la mode ni aux hommes. De demeurer ce poète chez qui la délicatesse le dispute à la truculence, dont le talent n'a d'égale que la modestie et dont la véritable vocation est de séduire l'oreille pour mieux prendre le chemin du cœur.

Une excellente première partie

Mais cette tournée présentée par Jacques Canetti réservait quelques autres agréables surprises : Monique Godard et Petit Bobo par exemple, chanteuse et conteur pleins de verve.

Quant à Christine Sèvres, c'est un peu Edith Piaf, un peu Colette Renard, et surtout finalement une petite bonne femme servant admirablement bien les excellentes chansons de Jean Ferrat... son talentueux parolier de mari.

Enfin, Bobby Lapointe complétait la première partie du programme en chantant avec beaucoup d'esprit ses savoureuses compositions.

En définitive, une excellente soirée qui se termina fort tard, pour le plus grand plaisir des nombreux spectateurs (il ne restait pas un strapontin vacant...)

F. L.

Le Comtois
19 février 1964



Un théâtre archi-comble, une salle surchauffée... pas besoin de « yé-yé » pour ça !